

1940

Irène EHRLICH
née STRAUSS

De Nice à Gurs

Témoignage publié dans les bulletins trimestriels
Gurs Souvenez-vous, n° 142, mars 2016, p. 15-19
et n°143, juin 2016, p. 14-19

Texte de l'interview d'Irène Ehrlich réalisée en 1990 par son fils Jacques.

Irène (Irmgard en allemand) Strauss est née le 11 janvier 1913 à Königshofen. Juive, elle quitte l'Allemagne dès l'automne 1933 et part en Italie. A partir de 1934, elle vit en France, d'abord à Paris, puis à Nice.



Imgmard (Irène) Strauss vers 1931



Irène Ehrlich en 1945

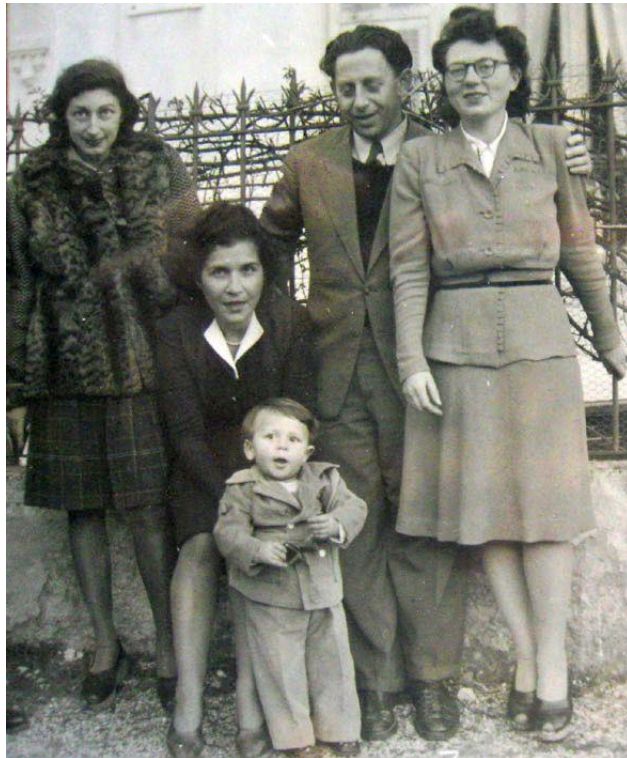
*Elle est internée à Gurs du 12 juin au 12 août 1940 dans les circonstances racontées ici. En 1943, elle devra son salut à la famille Durieux qui l'héberge et la cache à Manosque, sous le nom de Leriche, avec son compagnon **Wolf Ehrlich**, qu'elle épouse alors. Le couple aura*

trois enfants, Robert, Monique et Jacques. C'est ce dernier qui a réalisé l'interview.

Nous tenons à apporter nos plus vifs remerciements à Robert, Monique et Jacques Ehrlich, qui nous ont autorisés à publier ce document rare. Nous y associons Nicole, l'épouse de Robert, avec laquelle nous sommes en relations depuis près d'un an et qui a servi d'intermédiaire entre nous et la famille ; sans son efficacité et son extrême gentillesse, la publication du récit de sa belle-mère n'aurait pas pu être réalisée.

Irène : Ici, à Nice, nous étions dans une zone militaire frontalière : tous les ressortissants d'une nation ennemie devaient quitter la région. Le comité de la communauté juive a fait savoir qu'il mettait à notre disposition un train spécial qui devait nous emmener dans les Pyrénées orientales où nous pouvions être libres, soi-disant. C'était un train d'à peu près trois cents femmes.

Moi, j'avais un certificat de mon internement, et j'avais des certificats de loyauté qui avaient été établis par des personnalités françaises qui me connaissaient bien et qui avaient dit que j'étais tout à fait loyale envers la France etc... Parce que j'avais fait la connaissance de plusieurs personnes parmi lesquelles un ancien professeur de faculté, le professeur B, qui était un monsieur très, très bien, un autre qui était ingénieur, monsieur M qui m'avait fait ces papiers, je ne sais pas si je les ai conservés. Enfin bref, j'avais ces papiers-là et j'avais un certificat médical comme quoi j'avais un point sensible du côté droit – appendice - et je ne devais pas vivre dans des conditions matérielles difficiles. Bon, nous sommes donc tous allés de bonne foi prendre ce train en nous disant : « il nous emmènera peut-être jusqu'à Pau ».



Irène et Wolf Ehrlich (au centre) avec leur fils aîné Robert (1945)

Jacky : Mais ce n'était pas une obligation à ce moment-là ?

Irène : Si : il fallait quitter la quinzième région militaire si on était ressortissant d'une nation ennemie.

Donc on est monté dans ce train. Et là, j'ai tout de suite compris. Dans ce train, j'ai vu qu'il y avait trois – c'était je crois des gardes mobiles - qui étaient montés avec nous. En somme, on était bouclé, on ne pouvait plus descendre.

Il ne faut pas oublier qu'à l'époque - c'était le 10 juin 1940 - c'était la grande débâcle : toute la France du nord était sur les routes. Les Belges aussi. Tout le

monde voulait se réfugier dans la région de Bordeaux, les Pyrénées, enfin vers la frontière espagnole, pour échapper à la guerre. On ne peut pas imaginer ce que c'était.

Le train allait très lentement. Il s'est arrêté à Miramas, près de Marseille. Il y avait des problèmes de ravitaillement. Moi, comme j'étais une randonneuse et une marcheuse, je suis partie comme si j'allais en randonnée, sac au dos, avec ma vaisselle de camping, avec une toute petite valise, le minimum, de quoi me changer, je suis partie comme ça. Mais il y en a qui sont parties avec des malles, des manteaux de fourrure, on ne peut pas imaginer ça. Bon alors, à Miramas, il y avait déjà des problèmes de ravitaillement. Il y avait une amie autrichienne qui avait un tout petit bébé. On manquait de lait. Là il faut dire que les gardes mobiles, ils étaient consternés de voir comment on était embarqué là-dedans. Ils essayaient de trouver du lait pour les enfants, pour les bébés... Enfin c'était vraiment très, très pénible. Le lendemain, Miramas a été bombardé, on l'a échappé belle, sinon on ne serait plus là.

Finalement, au bout de trois jours et trois nuits de voyage, le train s'est arrêté à Oloron-Sainte-Marie.

On nous a dit : « voilà vous pouvez débarquer ». Nous, on pensait qu'on essaierait de trouver une chambre à l'hôtel ou chez l'habitant. Mais il y avait des camions qui nous attendaient.

Ça, je m'en souviendrai toujours : c'était sous une pluie battante qu'on a embarqué toutes ces femmes sur ces camions, c'était vraiment terrible. Pour la plupart, c'était un choc psychologique épouvantable.

On était embarqué sur ces camions, et ces camions nous ont emmené directement au camp de Gurs. En route déjà il n'y avait plus moyen de s'échapper. On était surveillé.

Alors, on arrive dans ce camp de Gurs.

Les camps, ce n'était que de la terre battue. Il y avait des baraquements et c'était entouré de terre battue. Avec la pluie, c'étaient des bourbiers. On nous a installées là, dans les baraques. La plupart des femmes ont eu des crises de larmes. Enfin, c'était vraiment terrible.

Moi, j'avais eu l'idée d'apporter du thé, je ne sais pas comment j'ai fait pour penser à ça. Alors, pour calmer un petit peu ces malheureuses, j'ai dit : « je peux vous faire du thé ».

Ceux qui étaient déjà avant nous dans le camp, c'était des Espagnols. Ils avaient passé la frontière parce qu'il y avait la guerre civile en Espagne. Ils avaient déjà, à l'époque, enfoncé toutes les boîtes de conserve vides pour qu'on ne s'enfonce pas trop dans ce bourbier. Mais les boîtes étaient déjà toutes au fond.

Enfin, c'était épouvantable. Vraiment très, très, démoralisant.

On nous a donc mis dans ces camps, dans les baraques.

Il y avait des baraques pour 60 personnes.

Comme il y avait beaucoup de monde, on couchait à même la paille. Il n'y avait pas de sac, il n'y avait rien, plus rien. Il fallait s'y faire.

On était installé là dans ces baraquements et je pense qu'on a dû être enregistré, enfin on était surveillé, il y avait des chefs d'îlots.

Les camps étaient organisés, chaque îlot avait (je ne sais pas si mes souvenirs sont exacts maintenant) au moins douze baraques. Alors, compte un peu : 12 fois 60, ça fait déjà plus de 600 personnes par îlot. C'était immense, c'était toute une ville.

Il y avait dans chaque îlot une baraque qui était l'infirmierie. Il y avait un camp pour les hommes et un camp pour les femmes. Dans le camp des hommes il y avait un hôpital parce qu'il y avait énormément de malades. Tu imagines les conditions d'hygiène.

Au début, il n'y avait pas encore de baraque pour faire la toilette, il y avait juste des robinets installés à l'extérieur d'une baraque. Dans le camp, il y avait aussi, à ce moment-là, des religieuses qui venaient de Niederbronn - tu sais, il y a des religieuses évangéliques protestantes dans un couvent, à Niederbronn, là où il y a les établissements *De Dietrich*, en Alsace. Ces religieuses nous ont beaucoup aidées. Elles ont exigé que les femmes puissent au moins se laver à l'abri du regard des hommes, et c'est comme ça qu'on a eu une baraque pour faire notre toilette. Il y avait des robinets tout le long et aussi des douches.

Les îlots étaient entourés d'une triple rangée de fils de fer barbelés.

Entre les rangées, il y avait un petit peu d'espace. Les fils de fer barbelés étaient écartés d'à peu près vingt centimètres et comme nous, on était assez minces et assez adroites, on arrivait à se faufiler. On écartait les fils barbelés sans se blesser, on s'installait dans l'herbe, entre les rangées de barbelés. On faisait sécher notre linge sur les fils barbelés.

Au point de vue hygiène, c'était évidemment des installations très précaires. Il y avait un emplacement avec des latrines. Un petit train vidait ces latrines tous les jours. C'était des Espagnols qui venaient du camp des hommes qui passaient tous les jours pour vider ça.

Jacky : Il était surveillé par qui ce camp, par des Français ?

Irène : C'était surveillé par des Français, il n'y avait pas d'Allemands.

Dans le camp, il y avait de tout : c'était, dans un sens, assez pittoresque, parce qu'il y avait un mélange de groupes sociologiques qu'on ne peut pas imaginer ! Il y avait des dames de la haute société – je dois faire une parenthèse et faire tous mes compliments aux chemins de fer français qui avaient transporté toutes les valises de toutes ces femmes qui s'imaginaient évidemment aller à l'hôtel, quelque part, mais pas dans un camp – donc elles retrouvaient leurs valises, qui n'étaient pas perdues malgré toute cette débâcle. Il faut imaginer cette situation, cette pagaille, mais elles retrouvaient leurs bagages.

Jacky : C'était des Allemandes ?

Irène : C'était toutes des juives allemandes ou autrichiennes ou belges ou tout ce que tu veux.

Jacky : Il y avait aussi des Italiens ?

Irène : Non, il n'y avait pas d'Italiens. Russes, Polonaises, il y avait de tout. Il y avait aussi des Russes non juifs puisque la Russie était aussi une nation ennemie.

Jacky : Il y avait une communauté juive en Italie. Ils n'ont pas fui l'Italie ?

Irène : Non je ne crois pas, parce que les persécutions en Italie ont eu lieu assez tardivement. Les Italiens n'ont jamais été antisémites, il ne faut jamais oublier ça.

Dans ce camp, il y avait aussi tout ce qu'on peut imaginer comme putains de Paris, de Pigalle, de partout. Il y avait les bohémiens et les bohémiennes. Il y avait ceux qui étaient de Sarre. L'Alsace avait été évacuée. Ceux qui étaient partis assez tôt étaient dans le Périgord, mais ceux qui n'étaient pas partis avaient été pris en route, ils étaient là comme réfugiés. C'était extrêmement mélangé, juifs et non juifs. On a fourré tout le monde à Gurs. Il n'y avait pas que des juifs. Il y avait des gens de toute l'Europe pratiquement.

Dans notre camp, il y avait une certaine organisation. Dans chaque camp il y avait forcément une cuisine, un bureau de poste, enfin il y avait une organisation, c'était nécessaire.

Alors je me suis dit : « Je ne vais pas rester là, inactive, avec soixante femmes dans la baraque qui pleurent, je vais faire quelque chose pour ne pas être enfermée là toute la journée ».

On savait qu'il allait y avoir beaucoup de réfugiés, tout ceux qui étaient sur les routes. C'était un camp d'accueil en réalité, ce n'était pas encore un camp de concentration. Au début ce n'était pas considéré comme ça, c'était considéré comme un camp d'hébergement. On va être obligé de recevoir beaucoup de monde, il faut préparer les baraques et loger tout ce monde et j'étais volontaire pour aider à préparer ça. Alors il fallait apporter des tas de paille pour pouvoir coucher tous ces gens-là. J'ai attrapé une sorte d'allergie. Jusqu'ici, comme c'était l'été, j'avais une robe à manches courtes et les bras nus : j'étais toute rouge. Je suis allée voir le médecin du camp qui m'a dit : « Vous arrêtez tout de suite de faire ce travail, vous êtes allergique à la paille ». Après, j'étais volontaire pour la cuisine, pour aider à porter les marmites : on avait, comme à l'armée, des marmites très hautes qu'il fallait passer d'une baraque à l'autre pour donner à manger. La nourriture était évidemment épouvantable, il n'y avait rien. Il y avait une distribution de pain tous les jours - ou tous les deux jours, je ne me rappelle plus - on avait droit, je crois, à une petite boule, bref on n'avait rien à bouffer. On avait une tomate et une sardine !

Quand on est dans des situations comme ça, on trouve toujours des possibilités de faire quelque chose : il y avait une jeune femme dont j'avais fait la connaissance, c'était une journaliste tchèque, elle avait une machine à écrire. Or, il y avait beaucoup de personnes qui ne parlaient pas français et qui demandaient qu'on leur fasse des lettres en français pour demander leur libération, ou ceci ou cela. On leur faisait ça et ils nous donnaient un petit quelque chose, du ravitaillement ou un petit peu d'argent. C'est ce que je faisais avec cette femme.

On a trouvé aussi à se ravitailler : il fallait avoir un contact avec les Espagnols parce que beaucoup d'Espagnols travaillaient dans les villages environnants chez les paysans.

Irène : Beaucoup d'Espagnols travaillaient dans les villages environnants chez les paysans.

Jacky : Ils pouvaient sortir ?

Irène : Oui, les Espagnols pouvaient sortir. Ils pouvaient donc nous apporter du

ravitaillement. On a trouvé un moyen très ingénieux : on casserait toujours quelque chose et ils viendraient faire les réparations et comme ça on pourrait prendre contact avec eux. Alors on s'est arrangé pour casser, c'était facile de casser quelque chose, ce n'était que du bois.

Tu sais, on n'avait rien : il n'y avait pas de tables, pas de chaises, il n'y avait rien du tout, on était à même le sol. Un peu plus tard, on nous a donné des housses pour mettre la paille dedans. Elles étaient en toile à matelas. Mais comme on n'avait rien à se mettre, la plupart du temps, on utilisait cette toile à matelas pour se faire des robes et s'habiller. Bon enfin moi, j'en avais quand même pris une pour mettre ma paille dedans.

Comme il y avait pas mal de bois qui traînait, et que j'étais assez habile de mes doigts, j'ai demandé aux Espagnols de me donner des clous, un marteau et une scie et je faisais des petits tabourets. Tu te rappelles que tu m'avais fait un petit tabouret ? Et bien c'était dans ce style-là.

Jacky : Peut-être un petit peu plus haut, pour pouvoir s'asseoir ?

Irène : Non, non, à peine, on n'avait pas beaucoup de bois. Et puis je vendais ça... C'est incroyable à quel point on devient ingénieux. J'avais un tout petit peu d'argent que j'avais apporté et avec les Espagnols, on pouvait avoir de temps en temps un petit peu de vin, quelquefois un œuf et des oignons. J'insiste sur les oignons parce que l'oignon est très riche en vitamines et je crois que ça nous a sauvés, ça nous a maintenu un petit peu parce qu'on n'avait aucun légume frais, aucun fruit, on n'avait rien. Alors les Espagnols nous portaient ça, c'est comme ça qu'on se ravitaillait.

Le travail à la cuisine, ce n'était pas très agréable.

Jacky : C'était quoi la nourriture quotidienne ?

Irène : C'était une sorte de bouillon, je ne sais pas avec quoi c'était fait, avec des os je suppose, et là-dedans nageaient des petits morceaux de viande. Tu avais un bol avec cette eau-là et deux bouts de viande. Tu avais ton pain, et il fallait l'économiser. Le matin, il y avait une sorte de café, je ne sais pas ce que c'était, ce n'était pas du café bien sûr, c'était une chose infâme. Quelquefois, pour un repas, on avait une sardine et une tomate. Voilà, c'était ça notre nourriture. Il n'y avait pas de quoi grossir.

Après, il y a eu quand même des libérations, parce que la plupart des femmes qui avaient été internées comme moi, au fond, n'auraient pas dû être internées : nous aurions dû être dans une région comme les Pyrénées orientales, mais libres. Il y avait beaucoup de personnes dont les maris étaient prestataires, c'est-à-dire qu'ils combattaient dans l'armée française, ou la plupart du temps, on ne les mettait pas dans l'armée française, mais dans le premier régiment d'étrangers, un genre de légion étrangère : le mari de Stella, par exemple, était dans ce cas. Les maris combattaient pour la France et les femmes étaient internées en ennemies de la France ! Donc, c'était les premières qui ont été libérées. Stella a accouché dans le camp.

Moi, j'ai retrouvé une de mes meilleures amies dans le camp : c'était à un moment où je travaillais, je crois, dans l'infirmerie. On m'avait demandé de trouver de

l'aspirine et on m'a envoyée dans un autre îlot. On m'a dit de demander une infirmière qui s'appelle sœur Carlie, Schwester Carlie. Je me suis dit : « C'est quand même curieux, elle a le même nom que mon amie ». J'y suis allée et c'était elle. On s'est retrouvé comme ça, on ne s'était pas vu depuis que j'avais quitté l'Allemagne, on s'est retrouvé là.

Jacky : C'était une amie de Nuremberg ?

Irène : Oui, une de mes meilleures amies. Je suis en contact avec elle. On était tellement contente de se retrouver ! On avait fait un plan d'évasion. Mais finalement on ne l'a quand même pas fait parce que je me suis dit : « si moi on m'attrape, c'est les Allemands qui vont nous prendre et je ne sais pas ce qui va m'arriver ». Comme on ne savait pas exactement où se trouvaient les Allemands à cette époque-là, c'était vraiment très risqué et on ne l'a quand même pas fait.

Mais après, on s'est reperdu complètement de vue. Ce n'est que des années après, que j'ai appris qu'elle était en Australie.

A ce moment-là, il y a eu quelques libérations. Une personne qui avait travaillé au bureau de poste de mon îlot était partie et on cherchait quelqu'un pour la remplacer, pour faire le vaguemestre. J'ai posé ma candidature et j'ai été prise. J'ai fait le vaguemestre jusqu'à ma libération. Ça me donnait une certaine liberté de circulation, je pouvais circuler dans le camp : il fallait aller tous les jours au bureau principal. Tu peux imaginer le nombre de lettres qui arrivaient dans un camp où il y a des dizaines de milliers de personnes. Là aussi il faut dire que la poste a vraiment bien travaillé.

Jacky : Tu recevais du courrier ?

Irène : Oui, le courrier suivait et était expédié.

C'était exactement comme dans un bureau de poste : on avait un bureau central où il y avait le tri. Les vaguemestres des différents îlots venaient là. Il fallait savoir qui est dans ton îlot. Le numéro de l'îlot était indiqué sur les correspondances. On faisait le tri et on apportait le courrier dans notre îlot. Pour aller au centre de tri, on venait nous chercher en voiture et on était accompagné de gardes mobiles. Mais pour revenir, nous pouvions revenir à pied. Et c'était ça qui était important parce qu'alors, on traversait le camp des hommes et nous, les vaguemestres, on servait en quelque sorte de lien entre les couples. Les couples étaient séparés, les maris et les garçons - à partir de, je crois, 14 ans - étaient dans le camp des hommes. Donc les familles étaient séparées et nous, nous servions de messagers.

En plus il y avait un cordonnier - il y avait peut-être plusieurs cordonniers, enfin moi j'en connaissais un - qui faisait les réparations et qui était dans le camp des hommes. On allait le voir. Lui aussi servait beaucoup de lien. Tu vois, dans les camps, il y a toujours une possibilité de contacts avec d'autres.

Ça c'était la vie dans le camp. C'était évidemment très, très, difficile.

On organisait malgré tout, des soirées. On faisait de la musique ou on essayait de faire du théâtre, on essayait quand même de distraire un petit peu les gens.

Il y a une chose qui m'a beaucoup frappée : il y avait des femmes qui avaient été bonnes toute leur vie, il y avait d'autres femmes qui avaient été des dames toute leur vie et qui avaient été servies par des bonnes toute leur vie et quoique tout le monde couchait sur la paille, elles, elles embauchaient ces bonnes pour balayer devant leur paillasse. C'était inimaginable, incroyable ! Elles se faisaient laver leur linge et tout ça. Mais ces femmes-là étaient contentes parce que, au moins, ça les occupait, et elles se retrouvaient ensemble dans une situation antérieure. Il faut imaginer ce que c'est psychologiquement d'être comme ça, isolé.

Il y avait des situations absolument extraordinaires, vraiment ahurissantes ! Comme moi, qui ramassais les fleurs entre les fils de fer barbelé : le camp était situé sur un haut plateau et on avait une vue superbe sur la chaîne des Pyrénées. Il y avait des couchers de soleil que je n'oublierai pas : dans tout mon malheur, j'ai quand même trouvé ça, de voir cette nature, de loin, qui était tellement belle et de trouver des fleurs qui poussaient entre les fils de fer barbelé. On faisait des bouquets, tout le monde avait des fleurs devant sa paillasse !

On avait aussi des rats : si jamais on se mettait une tomate de côté, sur une étagère, le matin il y avait un gros trou, il y avait des rats qui avaient commencé à bouffer les tomates. Les baraques étaient entourées d'un grand fossé pour l'écoulement d'eau, parce qu'il pleuvait pas mal. Il y avait une très forte humidité, il fallait tout mettre à l'abri de l'humidité et ce n'était pas facile.

Ce qui m'a beaucoup frappée aussi, c'était les bohémiennes. Elles avaient beaucoup d'enfants, elles avaient souvent des bébés, et je me souviens toujours d'une scène : j'ai vu une maman, une bohémienne - elles avaient des robes superbes, des jupes, des tissus extraordinaires, c'était vraiment d'une beauté extraordinaire - elle avait son bébé, un tout petit bébé, dans les bras et elle fumait un cigare immense, elle faisait fumer ce bébé aussi.

On a vraiment vu des choses assez extraordinaires.

Bon alors, après, j'ai quand même pensé : « Il faut absolument que je sorte de ce camp. Si je n'arrive pas à en sortir je vais rester là et dieu sait ce qui va arriver ! »

Il y a eu alors une inspection d'Allemands.

Jacky : De l'armée allemande ?

Irène : Oui. Il y avait beaucoup d'Allemandes qui étaient prises, qui n'étaient pas du tout des réfugiées politiques, qui étaient en vacances en France, qui avaient été emmenées dans ce camp. Il y avait surtout beaucoup de Sarrois qui auraient voulu rentrer.

Mais nous avons aussi beaucoup de femmes qui avaient fait partie des Brigades internationales. J'étais très liée avec deux personnes surtout : ces femmes avaient été internées en France, à Sanary. Et, de Sanary, on les a expédiées évidemment

au camp de Gurs, puisqu'elles étaient aussi ressortissantes d'origine allemande. Donc, politiquement, elles étaient déjà repérées à cette époque-là. Et là il faut dire que le commandant du camp a donc fait inspecter le camp par les Allemands, mais il avait fait prévenir d'avance de ne pas se montrer, et il n'avait pas donné les listes de toutes les personnes qui étaient politiquement repérées. Il faut le dire parce que pour ces personnes-là, hommes ou femmes, c'était danger de mort.

Il y a donc eu pas mal d'Allemandes - je ne peux parler que du camp des femmes - qui sont retournées en Allemagne ou en Sarre. Ce n'était pas la même situation pour elle que pour nous.

Jacky : Mais le commandant du camp savait qui était juif et pas juif ?

Irène : Je ne sais pas s'il savait. Mais il savait, en tout cas, qui venait des Brigades internationales.

Je voyais qu'il fallait absolument s'en sortir et j'ai fait des pieds et des mains pour sortir.

On m'avait dit qu'on allait libérer, petit à petit, les personnes qui pouvaient justifier d'un domicile ou qui étaient mariées. J'ai fait valoir mes certificats : l'appartement que j'habitais ici, à Nice, était à mon nom, donc j'avais un domicile, et j'avais ces certificats de loyauté. C'est comme ça que j'ai été libérée quand mon tour est arrivé.

On libérait d'abord les femmes avec de jeunes enfants, les femmes dont le mari était dans l'armée française, c'était normal, c'était juste. Nous, qui étions venues ici avec ce fameux train, nous étions toutes des femmes qui, normalement, n'auraient pas dû être internées : on a donc dû nous laisser en liberté.

C'est comme ça que j'ai été libérée le 12 août 1940. J'ai le certificat de libération du camp, je l'ai gardé.

Je suis sortie du camp en même temps qu'une personne qui avait été dans les Brigades internationales et qui est retournée à Sanary, Gerda, qui a été déportée après.

Nous avons reçu, en même temps que notre certificat de libération, un genre de sauf-conduit et l'autorisation de prendre les trains omnibus mais pas les express.

On est allé jusqu'à Oloron. On a pris un train jusqu'à Toulouse, je crois. A Toulouse on a passé la nuit sur le quai de la gare. Il y avait très peu de trains à l'époque, évidemment. Il y avait surtout des trains pour les militaires. Il y avait deux jeunes militaires qui ont dit : « Nous, on part avec ce train-là. Il n'y a que des wagons à bestiaux. Si vous voulez, vous pouvez venir avec nous ». C'est ce qu'on a fait. A Béziers on a pu s'acheter un peu de ravitaillement. Puis on a attendu un autre train qui nous a amenées à Montpellier. A Montpellier on a dit : « on va voir si on ne peut pas avoir un autre train qui va un peu plus vite ». Et, en effet, il y a eu une sorte de train rapide qui était complet. Ça nous était interdit d'aller dans un train rapide. On s'est dit : « On s'en fout, on y va quand même ». On est allé dans ce train, on était resté debout sur la plate-forme. Ça, je m'en souviendrai toujours : comme on avait une drôle de tête, l'un de ceux qui étaient autour de nous a dit : « On dirait que vous avez l'air de ne pas avoir

de billet ». Alors on a dit : « Oui en effet, on n'a pas de billet parce qu'on sort d'un camp ». Alors il a dit : « Ne vous en faites pas, si jamais il y a un contrôle on va s'occuper de vous ». A Marseille, on est encore descendu du train. C'était déjà le soir, il y avait beaucoup de militaires, les militaires étaient tous formidables. Ça se voyait probablement qu'on n'avait pas beaucoup d'argent - on avait très mauvaise mine. On s'était installé là, sur le quai de la gare, par terre. Il y a des militaires qui sont venus : « On ne va pas vous laisser comme ça, vous n'avez rien mangé ». Ils ont mis par terre leur couverture, et leur vareuse pour qu'on se couche dessus et ils nous ont donné à manger. Ils étaient vraiment gentils. Ils ont dit : « N'ayez pas peur qu'on vous vole quelque chose, on reste là, on monte la garde et quand il y aura un train en direction de Toulon ou de Nice, on vous réveillera, vous pouvez dormir ». On est resté là, avec Gerda. Elle est descendue à Toulon, moi, j'ai continué jusqu'à Nice.

En 1943, Irène Ehrlich devra son salut à la famille Durieux qui l'héberge et la cache à Manosque, sous le nom de Leriche, avec son compagnon Wolf Ehrlich, qu'elle épouse alors. Le couple aura trois enfants, Robert, Monique et Jacques.

L'histoire d'Irène Ehrlich n'a rien d'exceptionnel. D'autres hommes et d'autres femmes, ont connu des moments comparables. Pour chacun d'entre eux, évidemment, ce fut une expérience unique et profondément douloureuse. Pour certains, hélas, le pire était encore à venir...